# Un baptême en pays de Caux au début du 20e siècle

*« Mieux valait n'être point intransigeant avec le rituel »,*

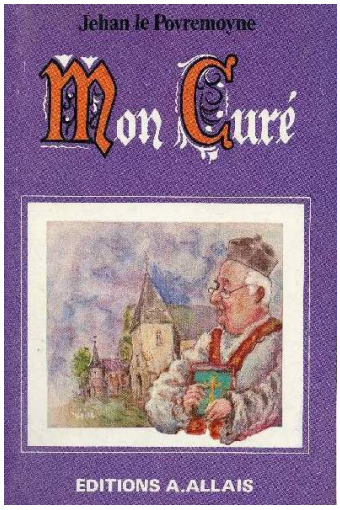
Si vous passez à Saint-Valéry-en-Caux, peut-être serez-vous intrigué par le nom qui a été donné au collège de cette ville : « collège Jehan Le Povremoyne ».

Qui donc était ce *pauvre moine* ? C'était en réalité un coquin. Son véritable nom, en effet, était Ernest Eugène Coquin. Né au Havre en 1903, mort au Tréport en 1970, il a adopté ce pseudonyme de « Le Povremoyne » au moment d'embrasser une carrière de journaliste au *Havre-Eclair* (qui deviendrait, après la seconde guerre mondiale, *Paris-Normandie*) et une autre, parallèle, de romancier, de conteur et de poète normand. C'est cette seconde qui retiendra ici notre attention.



*Aux pieds des saints cauchois, Rosse misère*, *Les Noces diaboliques*, *Ma grand-mère paysanne* : ce sont là quelques-unes des œuvres littéraires les plus marquantes de Le Povremoyne[1]. L'extrait qui suit est tiré d'un autre de ses grands livres : *Mon Curé*, qu'il publia en 1926. Cet ouvrage renferme des souvenirs d'adolescence de l'auteur (bien frais encore, puisqu'il n'a alors que 23 ans) qu'il expose en une suite de tableaux pittoresques, où nous sont restituées l'atmosphère et les mœurs du pays de Caux du début du 20e siècle. L'extrait que nous reproduisons, et que nous proposerons d'intituler « Mieux valait n'être point intransigeant avec le rituel », se veut un clin d'œil tant à la série des délectables « histoires cauchoises » que Jacquôt le Bavacheux nous a offertes dans les précédents numéros du BLVP qu'au quizz « Kikosecauchois » qui a été proposé à nos lecteurs dans le n°61.

[1] Aux lecteurs et lectrices intéressés : toutes ces œuvres sont aujourd'hui rééditées et facilement disponibles.




« Mon Curé suivait sa route habituelle de Carville-Pot-de-Fer à Robertot. La neige collait à ses semelles qu'il secouait de temps en temps. Un baptême l'appelait à Robertot.

[…]

La poulotte était une petite chose blanche, ratatinée dans des couvertures, et qui criait, bavait, tirait la langue, malgré la danse effrénée que lui faisait subir d'un bras sur l'autre sa porteuse.

Le sacristain découvrit les fonts… La famille s'approcha, parrain et marraine encadrant « l'effant ». Les marmots furent flanqués à la porte, par respect pour le Saint Lieu.

Mon Curé fit les demandes et les réponses à peu près seul. C'était à n'y rien comprendre avec ces pauvres gens.
_ Voulez-vous être baptisé ?
_ Mais oui, M'sieu le Cuai.
_ Non, dites : je le veux…
_ Mais bien sûr que j'voulons bien…
_ Je ne vous demande pas cela. Dites seulement : Je le veux.
_ Eh bien soit, dit le parrain : Je le veux, là.

Mon Curé était obligé de simplifier la liturgie. Les onctions étaient fort difficiles à tracer sur cette petite tête rouge que la sage-femme présentait de travers.
_ Voulez-vous qu' j' l'essuie, M'sieu le Cuai ?
_ Laissez. Vous n'avez pas le droit. Il n'y a que le prêtre qui peut toucher au Saint Chrême…
_ Touche pas à la crème, tai la mé, répliquait la marraine. Quitte M'sieu le Cuai fé s'n affé. Il sait mieux que tai ben hasard…
_ Silence, Mesdames… Avez-vous le sel ?
_ … ?
_ Avez-vous le sel ?
_ Est-y tai qu'as le sel ?
_ Attend, dans ma pouquette.

_ Tu l'as pas… Est-y vous qui l'avez, la mé ?
_ Ah ! mais non. Veyons, il était sur la table à midi. Je vous ai dit de le mette dans un p'tieu de papier… Vous l'avez pin prins ? Qui qu'a le sel ?
_ Est-y pin Jules qui l'a ?
Et la marraine de se précipiter dans le cimetière en criant :
_ Tit Jules, vi-t-en, man bézot, est-i tai qu'a le sel pour la tite poulotte ?
Elle revint triomphante avec une poignée de gros sel dans un bout de papier de boucherie.
_ Il y en a pour saler deux livres de beurre, lui dit mon Curé… Approchez l'enfant.
_ Approche l'effant, la mé.
La mé approcha l'effant qui bavait. Dans le creux de sa main, mon Curé avait écrasé deux grains de sel et du pouce et de l'index le donnait à sucer au bébé.
_ Pauvre petit enfant, murmurait-il.
Les gens riaient.
_ Alle a lé d'avé le trou sec, remarquait le parrain. Si a tient d'san pé… a s'ra eune besson.

Les rites se poursuivaient. Quand vint le moment de verser l'eau sur la tête de l'enfant, mon Curé ne fut pas peu surpris en constatant qu'il n'y en avait plus…
_ Y a pu d'iâ, s'exclama le parrain. No peut tout de même pas fé un baptême sans iâ… Comment qu'vo avez pin pensai a cha, m'sieu le Cuai ?
La cuvette de plomb des fonts était percée. L'eau baptismale avait coulé dans la terre. Alors le sacristain eut une idée sublime. Il se pencha à l'oreille du mon Curé qui acquiesça, puis sortit. Au dehors, la neige commençait à tomber. Le cimetière était couvert d'un gros tapis blanc dans lequel étaient plantées des croix aux bras chargés de stalactites…
_ Toutes les barriques sont gelées, dit le sacristain en revenant. Y a pas moyen d'avé eune goutte d'iâ…
_Mais faites don fond' ed la neige, dit le parrain…
Il mit une poignée de neige dans le gobelet d'argent et le sacristain la fit fondre à la chaleur du cierge… Mon Curé y trempa le doigt, et eut ce mot exquis :
_ Faites-la chauffer encore : le baptême, c'est la vie pour un enfant.
Il entendait par là que verser cette eau glacée sur le front d'un bébé eût pu entraîner la mort : mieux valait n'être point intransigeant avec le rituel et supprimer une souffrance.

Dès que l'eau fut tiède :
_ Maria, ego te baptizo in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti…
La poulotte qui criait, se tut, pendant que les gosses, pressentant la fin de la cérémonie, entr'ouvraient la porte et disaient :
_ Faut jeter les dragies dans l'église, y aurait pas méyen de les trâcher dans la neige… vo savez bien ».

Jehan Le Povremoyne, *Mon Curé* (1926)